

Richard Abibon

Adieu les cons

Quelques réflexions analytiques autour du film d'Albert Dupontel

Comme je l'ai fait remarquer récemment, on est toujours le con de quelqu'un. Évidemment, on préfère traiter de con ceux avec lesquels on n'est pas d'accord, sans imaginer que la réciproque puisse être vraie. Le film d'Albert Dupontel nous entraîne dans son point de vue sur le monde où, du moins, dans la perspective de son personnage, à la fois désespéré et drôle. Les cons ce sont ces gens qui tournent autour du pot et n'osent pas dire qu'ils sont en train de vous faire du mal :

- Le médecin qui tergiverse devant Suze Trappet (Virginie Efira) pour éviter de lui annoncer qu'elle a une maladie incurable et qu'elle va y passer bientôt. De surcroît c'est une belle métaphore de notre monde : Elle est coiffeuse et elle va mourir d'avoir trop respiré de spray pour les cheveux. De même, nous allons mourir des activités humaines qui nous font vivre, que nous travaillions dans la production d'énergie ou par sa consommation, par les bagnoles et tous les instruments dont nous nous servons tous les jours.
- Le directeur de l'informatique qui atermoie pour ne pas dire à Jean Baptiste Cuchas (Albert Dupontel) que des plus jeunes vont prendre sa place. C'est une belle métaphore de l'ordre du monde où, fatalement, les jeunes prennent la place des vieux, depuis que le monde est monde. C'est aussi une métaphore du complexe d'Œdipe, où le fils prend la place du père dans la couche de sa mère.

La même problématique se concrétise dans les deux situations : l'éviction d'un sujet, pour elle, de ce monde, pour lui, de sa sphère professionnelle, ce qui revient au même puisqu'il en vient à une tentative de suicide. Ces deux êtres désespérés, plus bons à rien, vont se retrouver dans un dernier amour impossible.

La structure du film s'avère recouvrir la structure humaine.

Avant de mourir, Suze tente de retrouver l'enfant qu'elle a eue à 15 ans et que ses parents l'ont forcée à abandonner. C'est pour ça qu'elle « enlève » Jean Baptiste, l'informaticien, pour qu'il l'aide dans cette recherche.

Jean Baptiste a cessé de courir après une femme. Célibataire à plus de cinquante ans, il s'est lancé à corps perdu dans son métier, dans lequel il excelle, et qui est son seul intérêt dans la vie. En l'entendant imaginer avec beaucoup d'émotion l'histoire amoureuse du fils retrouvé de Suze, elle comprend, (et nous aussi) qu'en fait il parle de lui. « Quand est amoureux, c'est terrible, on est malade, on devient bête ». Il représente un cas extrême d'angoisse de castration : la peur des femmes l'a amené à ne jamais parler à celle qu'il aimait, comme il le constate pour le fils de 28 ans de Suze. Son enquête dans les poubelles de ce fils lui a fait retrouver des poèmes d'amour non envoyés dans lesquels, visiblement, il se reconnaît. Des poèmes bêtes, dit-il.

Cette identification positionne le fils de Suze comme, tout aussi bien, le fils de Jean Baptiste. Grâce à l'habileté informatique de Jean Baptiste, les deux paumés font en sorte que la malédiction castratrice ne se reproduise pas. Ils s'ingénient à ce que les jeunes gens puissent se rencontrer seuls dans un ascenseur bloqué par les soins de l'artiste du numérique. Alors, via l'appel d'urgence piraté, la mère peut enfin s'entretenir avec son fils pour lui transmettre ce message essentiel : « il ne faut pas avoir peur de dire « je t'aime » ».

Ce faisant, c'est un peu comme si Suze et Jean Baptiste mettait au monde ce garçon, lui aussi déjà responsable de l'informatique d'une grande boîte du CAC 40, comme son « père » grâce auquel il retrouve sa mère.

Donc en résumé, l'une court après l'enfant, tandis que l'autre, ému par cette quête, renoue dans la course à la femme. C'est ce qui se passe à peu près pour tout le monde, d'où le malentendu généralisé entre les sexes, qui ne poursuivent pas le même objectif : pour les unes, l'enfant, pour les autres, la femme, ce qui ne sont que deux modalités du phallus, dans lequel se rejoignent la diversité des luttes contre l'angoisse de castration.

Je suis un peu comme Jean Baptiste, je me suis mis en retrait de la course à la femme, pour les mêmes raisons. Avant j'étais sans cesse tendu dans cette quête, avec toujours la peur de prendre une veste, la peur de la voir cesser d'avoir envie, la peur de la voir se tirer. Oui, après coup, je crois que je peux le dire avec lui : ça rend bête. Certes, ça pouvait aller par des ponctuations de bonheur sans nom, toujours éphémères. J'ai fait avec toute ma vie, jusqu'à ce que l'âge m'amène à rejoindre la position du personnage de Dupontel. Quelque part, j'en suis beaucoup plus détendu.

C'est quoi la connerie ? c'est ce qui nous est dépeint au début du film : ces gens qui tournent autour du pot pour ne pas dire. De même, le fils de Suze (et donc Jean Baptiste jeune) tourne autour de la jeune fille sans lui avouer son désir. Je parle de désir plus que d'amour car je constate plutôt cela, l'amour étant lui-même une façon de ne pas dire le désir, désir sexuel pour les mâles, désir d'enfant en substitut d'un phallus pour les femmes. La question au début du film était celle de l'exclusion d'un sujet. De la vie professionnelle, de la vie tout court. Mais c'est chaque sujet qui fait la connerie de s'exclure de lui-même, c'est-à-dire de ces pensées fort incorrectes que l'idée d'amour est chargée de repeindre en rose.

Dire « adieu les cons » c'est en effet, en s'excluant du monde par le suicide, dire adieu à cette connerie de ne pas oser dire, de ne pas oser penser. Les deux scènes inaugurales, pour Suze et Jean Baptiste, sont semblables : face à l'interlocuteur qui les exclut, ils laissent une chaise vide, sans prendre congé d'une seule parole. Ils s'excluent d'eux-mêmes pour éviter d'être exclus par un autre. Ça me rappelle que Suze, lors de son accouchement, à 15 ans, voulait garder son enfant, mais elle n'avait pas su dire, pas su dire « non » à ses parents, comme Jean Baptiste n'avait pas su dire « je t'aime » à la fille de son désir.

Ce sont des cas un peu extrêmes, mais pour ne pas dire, nous tous, nous refoulons, nous excluons, et ainsi nous créons le sujet de l'inconscient, ce sujet que nous ne voulons pas reconnaître comme étant une part de nous-même. La psychanalyse est une quête de ce sujet-là, le nous-mêmes que nous n'aimons pas, car ce sujet connaît la castration et l'inceste, méritant ainsi son bannissement.

Quand Lacan dit « la psychanalyse ne peut rien contre la connerie », ce qui est répété à l'envi par les thuriféraires, il pense évidemment à la connerie des autres. Parce que la psychanalyse peut beaucoup contre cette connerie qui consiste à s'exclure soi-même, à condition de s'être reconnu comme le con de soi-même. Ce n'est quand même pas pour rien que l'insulte la plus répandue ait emprunté son nom au délicat organe féminin. Traiter quelqu'un de con, c'est le castrer, et ainsi, tenter de s'affranchir soi-même de l'angoisse de castration.

Moi-même, lorsque j'ai été exclu de diverses institutions, dont des écoles de psychanalyse, je n'ai pas su dire, je n'ai pas su me défendre, je n'ai pas su parler, pas su trouver les arguments. Ça n'aurait sûrement rien changé, car les humains aiment exclure ceux qui leur rappellent trop leur mortalité, leur castration, leurs désirs incestueux, au sens d'un « c'est pas moi, c'est l'autre ». Non que je le leur rappelasse en leur nom propre, mais parce que mon action et mes paroles allaient dans un sens de l'écoute de ce sujet refoulé chez les « malades » des hôpitaux et chez moi-même, ainsi que je l'exposais dans les écoles de psychanalyse qui, paradoxalement, ne supportent pas ça non plus. « Ce n'est pas le lieu » ai-je entendu tant de

fois, dans ces studieuses officines où l'on cite sans cesse « l'interprétation des rêves » de Freud, où ce dernier s'expose pourtant, ainsi que je le fais.

Je me revois encore dans la grande salle du conseil de l'Hôpital de Saint Vaury, face à la directrice et les deux médecins psychiatres qui avaient des griefs contre moi. J'ai assez raconté ça dans d'autres écrits et vidéos que l'on trouvera, si l'on cherche un peu. J'étais transi de peur, car j'avais déjà été viré d'autres endroits et je craignais de perdre mon gagne-pain, tout simplement. Je n'osais pas me mettre en avant en faisant valoir mes résultats spectaculaires, comme Dupontel avec ses travaux en informatique. Je n'ai rien dit. Comme lui, je savais que ma vie était en jeu, tandis que les gens en face ne risquaient absolument rien, installés dans leur confort salarial et leurs idées toutes faites. Ils pouvaient en toute sécurité me hurler dessus, comme l'a fait la directrice : « vous devez collaborer !!! ». Et là, franchement, j'ai été assez con pour ne pas répliquer, en référence à la deuxième guerre mondiale : désolé, je ne peux que résister.

Je n'ai pas perdu mon gagne-pain, mais ma dignité : j'ai été mis au placard trois ans et demi. Payé à ne rien faire, pour ne pas avoir fait « selon les règles ».

Adieu les cons.

dimanche 22 août 2021